The Miners'Strike (BD)
Motörhead (musique)
Boris Vian (Littérature)
Anarchistes argentins (histoire)
Black Flag (BD)

noir soleil

N°10 - Septembre 1992

Illustration de Hanno

APRES AVOIR DEVASTE SON ECOLE CATHO !

P'tit Punk est de retour ! Après avoir dévasté son école catho (voir P'tit Punk (I), Ed. Baron-Noir/ Safrat, 1989) le voici qui déboule à l'école publique. Et qui retrouve-t-il ? On vous le donne en mille : son pire ennemi, P'tit Skin, l'affreux jojo facho. Ça promet !

P'tit Punk
64p format livre 45 F pc à Ed. Traffic 33 rue Alphonse Daudet 92210 DRAVEIL

Disponible également May Picqueray, 80 ans d'Anarchie 250p, 95 F Ed. Traffic

P'TIT PUNK DEBOULE A L'ECOLE PUBLIQUE...

CATALOGUE BARON-NOIR

SOLEIL NOIR n°10 (sept. 92).
La revue multiculturelle qui vous éclaire la vie!
Au sommaire du n°10 : Boris Vian, Motörhead, , BD Cyril, kroniks diverses...
Numéros précédents. n° 9 : May Pickeray, Stranglers, Ghettos, nouvelle, roman noir, Black Flag (héros BD).
n°8 : Neggu Gorriak, fanzinothèque, Libertad, Malouines, Jossot (caricaturiste)...
Soleil Noir : 24 p, format A4, photocopié, 10 F(+ 3,90F de port) le n° ou 50 F l'abonnement pour 4n°/ an. à Ed. Baron-Noir.

SOLITUDE DES FOULES
Hors série n°1 du fanzine Soleil Noir.
Recueil de nouvelles détonnantes de Del Inferno + illustrations. *12F (+3,90 de port) à Ed. Baron-Noir. Format A4, photocopié.*

STUPRE : recueil de nouvelles illustrées de Lymphâm' (menacé d'interdiction par la censure). *Format A4, couv. couleur, 48 p : 25 F p.c. à Ed. Baron-Noir.*

VIVA LA REVOLUTION
Recueil de nouvelles et de dessins : Slocombe, Casoar, Géant Vert, Tapage, Lymphâm, Del Inferno... *120 p, livre cartonné. 30 F (+7F de port). Ed. Baron-*

A paraître : H.S. Soleil Noir n°2, recueil de BD de Cyril "Révolutions confisquées", 20 F.

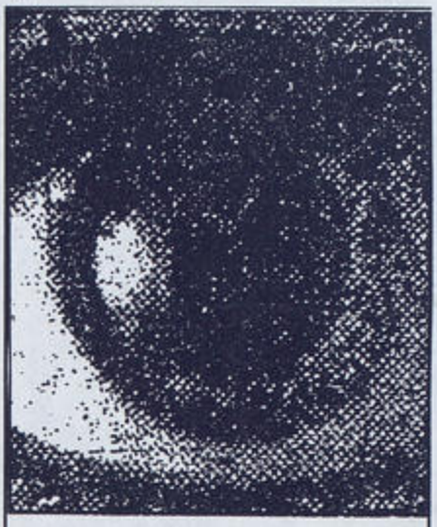
Ed. BARON-NOIR (assoc. loi 1901)
BP 527, Paris Denfert-Rochereau, 75666 Cedex 14.

C'est la rentrée, la deuxième pour Soleil Noir qui fête son dixième numéro. Mais rassurez-vous, nous ne sommes pas des adeptes de numérologie. Ça ne nous empêchera pas d'offrir à chaque abonné un mini hors série concocté avec notre ami Cyril que les lecteurs de SN connaissent bien pour ses BD "historiques". La guerre de 39-45 est bien loin, pourtant on ne peut oublier que bon nombre de résistants sont morts à cause de l'incompétence et de la crapulerie de leurs chefs. C'est ce que nous invite à redécouvrir Cyril dont un recueil de BD paraîtra avant Noël chez Soleil Noir. Son titre : Révolutions confisquées... tout un programme !

Quand ce numéro paraîtra, Maastricht sera passé de mode. Que le "oui" ou le "non" l'ait emporté, qui peut croire que nous ayons notre mot à dire face à la volonté des puissants ?

Comme disait l'autre, un bon politicien est un politicien mort...

Tant que nous aurons le droit d'exister, SN tentera de divertir tout en faisant réfléchir. Mais ne nous leurrons pas, une guerre est déclarée, une guerre contre l'ordre social et économique qui permet au nationalisme et au fondamentalisme de renaître de ses cendres. Et si chacun d'entre nous ne se mobilise pas, cette guerre est perdue d'avance.



SOLEIL NOIR, dir. Publication :Lymphâm'. Trimestriel, 50 F L'abonnement ou 10 F (+ 4F de port) à Ed. BARON-NOIR BP 527, Paris Denfert Rochereau, 75 666 Paris cedex 14
n° ISSNN : 1147-8683-

Le rêve américain

Sylvie Deneuve et Charles Reeve viennent d'écrire Voyageurs au bord d'une Amérique en crise. Vous pouvez commander cet ouvrage à: TRAFFIC EDITIONS, 33, rue Alphonse-Daudet, 92210 DRAVEIL (65F, frais de port compris, 96 pages). " Ce n'est que l'Amérique vue du bord de la crise par deux voyageurs avertis qui vont d'amis en amis, comme d'autres vont de motels en motels..." nous dit le quatrième de couverture, aux lecteurs de Soleil Noir de juger si le "rêve américain" sort indemne de cet extrait...

Chicago, 28 octobre 1991.
La "maison hantée" des Nickerson.

"La longue habitude de croire qu'une chose n'est pas injuste lui donne une apparence superficielle de justice."
Thomas Paine,
Le Sens commun, 1776

Dans la banlieue riche où nous sommes hébergés, tout fonctionne parfaitement: les routes sont en très bon état; les éboueurs passent tous les jours; le courrier est distribué; les enfants vont à l'école; la police paraît civilisée... On entretient les arbres et on tond les pelouses. Des travailleurs hispaniques, à trois sur 10 mètres carrés, équipés de machines (Made in Japan) très performantes, coupent l'herbe au millimètre près et aspirent les feuilles mortes. On se croirait en Amérique! Mais nous ne sommes pas venus à Chicago pour faire semblant d'être riches! Nous sommes venus à Chicago, entre autres, pour visiter le Loop et nous devons utiliser les transports en commun pour nos déplacements. Dès la gare de départ c'est une autre Amérique. Tout est vieux, cassé, rouillé. Rien n'est refait à neuf, tout est bricolé, que ce soit les bâtiments, les installations ou les trains. Il n'y a pas d'horaires qui tiennent, et à plusieurs reprises nous sommes restés bloqués entre deux gares... Les transports en commun sont un bon exemple du triste état des infrastructures urbaines.

Chicago donne une impression d'abandon et de délabrement. Nous ne parlons pas des quartiers les plus déshérités, à l'ouest et au sud, mais des quartiers qui entourent le centre ville. Les chaussées et les trottoirs sont défoncés, les immeubles mal entretenus ou même en ruines et les boutiques d'aspect assez pauvre. Le Loop c'est le centre ville entouré d'une vieille ligne de métro aérien, un des hauts lieux du capital financier mondial et un ensemble architectural fascinant. Ce sont les imposants buildings construits par l'école d'architecture de Chicago de la fin du XIXème siècle. On y retrouve les noms de Richardson, d'Adler, de Sullivan et de Burnham. Un peu plus tard Frank Lloyd Wright, un de leurs élèves, lecteur fidèle de l'anarchiste Henry Thoreau, deviendra un des grands architectes de ce siècle. On trouve ses maisons (les "Prairies House" aux formes horizontales et aux espaces ouverts) plutôt dans les banlieues bourgeoises de la ville. Les nouveaux matériaux métalliqués permirent à ces architectes de conquérir l'espace à la verticale, construisant les premiers gratte-ciel sur les bords du Lac Michigan. Ils ont su combiner ces nouvelles techniques aux formes et aux décorations classiques, obtenant des résultats remarquables. Pour eux la ligne verticale devait être esthétique. Il y avait, également, l'affirmation de la puissance et de l'ambition capitalistes. Ils croyaient au capitalisme comme force de progrès, devant entraîner une nouvelle "renaissance" des arts. Dans cette métropole du Middle-West, nourrie par une riche agriculture et entourée d'une industrie en expansion, l'idée paraissait indiscutable. Et si on peut parfois prendre ces immeubles pour des cathédrales c'est parce que leur force écrase toute velléité de critique sociale. Sur ces façades s'inscrit la victoire du profit.

Lorsque, au cours de notre promenade, nous nous sommes trouvés devant le Mercantile Exchange (la Bourse où se décident les cours mondiaux des produits agricoles), c'est le vrai gouvernement du tiers monde que nous avions devant nous. Tout avait l'aspect plus que solide et ne donnait pas l'impression de vouloir s'écrouler. Peut-être faudrait-il réviser l'idée du capitalisme en crise et adopter celle, bien plus sécurisante, de l'"horizon historiquement indépassable"... Un peu plus tard, dans un restaurant polonais d'un quartier populaire, nous avons exprimé ce doute à R., un copain anarchiste militant du vieux syndicat révolutionnaire des Industrial Workers of the World (IWW) (1). C'est vrai, nous répondit-il, les centres financiers sont toujours là, la bourgeoisie américaine est de plus en plus riche, les formes modernes du capitalisme spéculatif se portent fort bien; mais le désastre social gagne du terrain chaque jour... La décadence urbaine semble se poursuivre sans pour autant gêner une activité économique qui est de moins en moins basée sur la production industrielle et de plus en plus liée à des activités financières spéculatives. La question, soulignait-il, est de savoir combien de temps les noyaux de richesse tiendront face à la décomposition sociale.

Les tensions sociales font partie de l'histoire de Chicago. Le dernier quart du XIXème siècle, en particulier, ne fut pas de tout repos pour les capitalistes de cette ville. Ce fut une période d'intense lutte de classes qui déboucha sur des affrontements très violents. Chicago était la ville révolutionnaire des Etats-Unis, le lieu où les courants radicaux du mouvement ouvrier étaient les plus actifs. Au hasard de la promenade nous avons visité une "maison hantée": la Nickerson Mansion. C'est une petite villa austère de deux étages ayant échappé à la spéculation immobilière, située à la limite du centre-ville. Sur le mur extérieur un panneau indiquait l'existence d'un musée!? Un grand monsieur noir, vêtu d'un uniforme, nous a ouvert la porte avec sollicitude. A l'intérieur c'était éblouissant, d'une richesse difficile à décrire. Les parquets étaient emboutis en bois précieux et exotiques;

PER 10877
10 10 73

les escaliers étaient en marbres rares (vingt-deux sortes précise le catalogue...); des fresques en faïences de luxe recouvraient certains murs; dans chaque pièce étaient exposés des tableaux de maîtres. Les Nickerson étaient de simples aventuriers de la côte est qui s'installèrent à Chicago au début du siècle dernier. Grâce à leur "instinct d'entrepreneur" (toujours d'après le catalogue), ils vécurent de petits trafics et finirent par se spécialiser dans la fabrication de l'alcool. La misère ouvrière et les successives crises capitalistes leur permirent de faire fortune. Le malheur des uns... A telle enseigne qu'en 1860, un des Nickerson fonda la First National Bank of Chicago. Comme quoi, à l'époque aussi, se posait le problème du blanchiment de l'argent de la drogue. Il resta président de cette banque jusqu'à la fin du siècle tout en devenant celui de la Compagnie des Transports de la ville et de l'Association des patrons des Grands Abattoirs, principale industrie de l'époque. Un parcours capitaliste sans encombres, exemplaire de l'esprit américain du "self-made-man". Rien à voir avec les Golden boys véreux de nos tristes jours néolibéraux. Mais cette période a réveillé en nous d'autres souvenirs qui firent perdre beaucoup d'éclat aux richesses qui nous entouraient. Les jours et les nuits de cet ignoble Nickerson n'avaient pas pu être toujours tranquilles. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt du siècle passé, on attendait à Chicago "Le Grand Soir". Ou, plutôt, on le préparait activement! La ville était le fief des courants socialistes révolutionnaires et anarchistes (2). Bien calé dans son fauteuil de cuir de la First, Nickerson a sûrement eu quelques sueurs froides. En 1877 éclatèrent des émeutes de la faim, qui furent suivies, de 1878 à 1880, par de grandes grèves insurrectionnelles. L'esprit de la révolte de classe était animé par les idées subversives de nombreux militants courageux et déterminés. Avec la montée de l'agitation pour la journée des huit heures, en 1885, Nickerson et ses comparses (que les prolos de Chicago appelaient alors l'"Association des Voleurs") comprirent qu'on arrivait à un point de non retour et qu'il leur fallait faire usage d'un "Talon de fer" (pour reprendre le socialiste révolutionnaire Jack London). Sinon ils risquaient de tout perdre. Lors d'un meeting sur la place de Haymarket il y eut une monstrueuse provocation. Une bombe fut jetée, la police tira et il y eut des dizaines de morts. Ce fut l'occasion d'arrêter les leaders du mouvement ouvrier de la ville. Un Grand Jury, composé de riches commerçants et de capitalistes, condamna à mort des hommes comme Fischer, Spies, Engel, Parsons et Lingg. Au cours du procès, ce dernier s'adressa fièrement au jury: "*Je répète que je suis un ennemi de l'ordre actuel. Je le méprise ainsi que vos lois, votre autorité fondée sur la force. Pendez-moi donc pour cela!*". Ce qu'ils firent sans scrupules, tout en sachant qu'ils étaient innocents. En commémoration, un siècle plus tard, il nous reste le Premier Mai et les cérémonies dirigées par des individus dont l'esprit n'a plus rien à voir avec celui des militants de cette époque. De son côté, le brave Nickerson, soulagé, fera don de sa collection au Musée d'Art de Chicago et s'en ira crever sur une quelconque Riviera. Une façon toute artistique de passer à la postérité! La machine capitaliste de production de l'oubli a bien fait son travail.

Cela fait quelques jours que nous sommes perdus au coeur de l'Amérique, le Lac Michigan nous séparant du reste du monde... Toutefois nous restons de fidèles lecteurs de la presse et nous achetons tous les jours le *Chicago Tribune*. C'est, paraît-il, un des "grands" de la presse américaine. La France n'existe plus! C'est toujours ça de gagné. Quoique, un matin, nous fûmes bouleversés par un article surprenant. Sur un quart de page on rapportait l'affaire d'une femme qui empoisonna son mari avec des médicaments, quelque part dans le Midi de la France. Quelle idée!? Dans un pays moderne comme l'Amérique, ça se règle au P38 Smith-Wesson ou au fusil AK-47. On ne fait pas dans le détail: on liquide le mari et, éventuellement, les voisins. La méthode douce, "à la française", c'est du vice et c'est radin, d'autant plus que la Sécurité sociale rembourse l'arme du crime. Le journaliste américain n'a pas trouvé l'affaire très morale. Qu'importe! Ici le lecteur est censé avoir une idée assez réductrice du monde. Depuis la disparition de l'Empire du Mal (l'ex-URSS) c'est encore plus simple, il y a l'Amérique et le reste. Le monde c'est le marché mondial et le marché mondial c'est l'Amérique. Tout ce qui est extérieur à ce pays ne commence à exister qu'à partir du moment où il concerne l'Amérique. C'est ainsi qu'on apprend que les fermiers du Middle-West ont manifesté leur satisfaction avec les perspectives de famine en Russie. Pourtant on aurait tort de prendre cela pour une position politique. C'est seulement la possibilité pour ces braves capitalistes privés d'encaisser des subventions supplémentaires de l'Etat fédéral... Toujours est-il que tous les articles ne se ressemblent pas. Certains papiers étant loin d'exprimer cette satisfaction impérialiste des fermiers américains. Prudemment, on reconnaît que pour mettre à genoux l'Empire du Mal, on a fini par abandonner à leur mauvais sort des pans entiers de l'Amérique urbaine. Des commentateurs plus avertis commencent même à faire un bilan politique discret de ces choix. "*Nous avons la force militaire la plus puissante du monde, mais nous sommes le seul pays industriel où il n'y a pas de formation technique pour 75% des jeunes qui quittent l'école, où les trains les plus rapides sont plus lents que les trains rapides du début du siècle, où les gens ne peuvent plus se permettre de tomber malades, où chaque jour un pont s'écroule faute d'entretien...*" Inévitablement, se pose la question délicate de la réduction des dépenses militaires (3). Très peu de politiciens osent néanmoins défendre l'idée d'un désarmement, y compris ceux qui sont parfaitement conscients de l'état désastreux de l'Amérique urbaine. Et pour cause! Tout le monde sait qu'un pourcentage sans cesse croissant de la production industrielle et de la recherche, dépend des sommes allouées par l'Etat au complexe militaro-industriel. Une grande partie de l'économie américaine repose aujourd'hui sur cette production induite de gaspillage. Alors, on préfère louvoyer. Pour certains le fait de ne plus avoir d'ennemi est en soi un danger contre lequel il faut se protéger. Pour d'autres le discours est moins sournois et plus direct: il n'y a pas de choix, si on veut éviter l'effondrement économique il faut continuer à s'armer! (4)

(1) Pour une histoire de ce courant voir: Larry Portis, *IWW et syndicalisme révolutionnaire aux Etats-Unis*, Paris, Spartacus, 1985. Les IWW existent toujours et regroupent quelques petits noyaux de jeunes activistes. Ils publient un journal: *The Industrial Worker* (1095 Market Street, suite 204, San Francisco, CA 94103).

(2) Un petit livre résume fort bien l'histoire des courants socialistes révolutionnaires de l'époque: Franck Girard, Ben Perry, *The Socialist Labor Party, 1876-1991, a short history*, Philadelphia, Livra Books (422, Upsal St., Phila PA 19119), 1991.

(3) Au cours des "années Reagan" les dépenses militaires ont doublé.

(4) Malgré la fin de la guerre froide et les accords de désarmement signés avec la Russie, la réduction des dépenses militaires ne fut que de l'ordre de 3% en 1991. A titre comparatif, on peut rappeler qu'après la fin de la Deuxième Guerre mondiale les dépenses militaires furent réduites de 90% en trois ans.

Camille Pissarro (1830-1903

A la fin du siècle dernier, les idées anarchistes eurent une influence notable non seulement dans le monde ouvrier mais aussi dans les milieux littéraires et artistiques. Nombreux furent les écrivains et les peintres qui s'enthousiasmèrent pour l'idée de la révolution sociale. Pour certains ce ne fut qu'une mode: ils abandonnèrent leur idéal quand vint le succès et la fortune. Mais d'autres restèrent fidèles toute leur vie à l'anarchisme. Parmi ceux-ci

Autoportrait – 1890-1891. Eau-forte.

se trouve Camille Pissarro (1830-1903).

Il est né à Saint-Thomas, une île des Antilles qui appartenait alors au Dannemark. Son père était un commerçant, juif d'origine portugaise, qui pensait que son fils lui succèderait dans les affaires. Mais Camille profite de la visite à Saint-Thomas du peintre danois Fritz Melbye pour partir avec lui au Vénézuela où il l'initie à la peinture des paysages, de la flore et de la faune.

En 1855, il est à Paris où il suit sans grand intérêt les cours des Beaux-Arts. Il est l'élève de Corot et est influencé par le réalisme de Courbet. En 1857, à l'Académie Suisse, il rencontre les futurs impressionnistes Monet, Renoir, Cézanne qui deviennent ses amis.

En 1870, la guerre l'oblige à fuir l'Angleterre. Il laisse derrière lui 1500 toiles qui seront détruites par la soldatesque. Les tableaux de Constable et Turner vont l'influencer. De retour en France, il peint à Louveciennes et à Pontoise, souvent avec Sézanne. Sa peinture est de plus en plus claire et aérée, proche de celle de Monet. Ses tableaux présentent la vie et les travaux des villageois.

Mais, alors que de nos jours, les foules se précipitent en masse à chaque nouvelle exposition rétrospective des impressionnistes, l'intolérance envers la nouveauté était incroyable au siècle dernier. Monet, Pissarro, Sisley, Renoir, Cézanne et Degas organisent en 1874 une exposition. Toute la presse les ridiculise. Dans *Le Figaro*, on pouvait lire: « *On vient d'ouvrir une exposition qu'on dit être de peinture... 5 ou 6 aliénés, dont une femme, s'y sont donné rendez-vous. Ces soi-disant artistes prennent des toiles, de la couleur et des brosses, jettent au hasard quelques tons et signent le tout* ». Par dérision, on les traite d'impressionnistes. Trois ans plus tard, ils revendiqueront fièrement cette appellation.

Malgré l'intérêt de quelques marchands d'art et collectionneurs, il est très difficile de vendre des toiles. Pissarro doit fournir un travail énorme pour faire vivre sa famille (il a eu 7 enfants). Souvent il ne peut acheter son matériel de peinture. Cependant sa situation matérielle va s'améliorer à partir de 1879. En 1884, alors qu'il s'est installé à Eragny, une exposition de ses œuvres remporte un grand succès aux Etats-Unis.

A cette époque, Pissarro est déjà sensible aux idées anarchistes. S'il préfère la République à une éventuelle Restauration monarchique, ses lettres nous montrent qu'il ne se fait aucune illusion sur les hommes politiques. Il est dégoûté par la société bourgeoise qui, en tant que membre de l'avant-garde artistique, l'a rejeté. L'exclusion dont il est victime, le pousse à refuser l'autorité, à exalter l'individu. L'anarchisme permet à l'artiste d'exprimer sa propre

conception du beau. La lecture des ouvrages de Kropotkine, Proudhon et Jean Grave l'a convaincu de la nécessité de la révolution sociale. Au niveau technique, il se rapproche de Seurat et Signac (lui aussi anarchiste) et peindra pendant quelques temps sur le principe de la division systématique (pointillisme ou néo-impressionnisme). Malgré de nombreuses critiques, à partir de 1890 ses expositions remportent un grand succès. La cote de ses tableaux monte.

La peinture de Pissarro ne nous dit pas qu'il était anarchiste. Il n'avait aucun goût pour les scènes de genre. Son œuvre se compose essentiellement de paysages de campagne, de quelques portraits et natures mortes. Sa touche est serrée, la lumière dense et éclatante. Après 1890, il réalise aussi des vues plongeantes de sites urbains (Paris, Rouen). Pour lui, les paysans ont un mode de vie proche de son idéal anarchiste. Les villages et les champs représentent l'Utopie. C'est un monde qu'il faut protéger pour la société future et que l'industrialisation tend à détruire.

Pissarro est plus un anarchiste d'idée que d'action. Ce n'est pas un théoricien. Il participe cependant en 1899 au « Club de l'art social » à côté de Rodin, Jean Grave, Pouget et Louise Michel. Il est partisan de l'art pour l'art: « *Tous les arts sont anarchistes! Quand c'est beau et bien!* ». Il n'est pas partisan de l'art à tendance sociale. Contrairement à ce qu'écrit Kropotkine dans *La conquête du pain*, il ne pense pas qu'il soit nécessaire d'être paysan pour rendre dans un tableau la poésie des champs. Il cherche à faire partager à ses semblables les émotions les plus vives. Une belle oeuvre d'art est un défi au goût bourgeois. C'est un optimiste qui voit un avenir anarchiste proche où les gens, débarrassés des idées religieuses et capitalistes, pourront apprécier son art.

En 1890, il réalise pour deux de ses nièces un album de 28 dessins sommaires exécutés à la

plume qui sont en opposition totale avec sa peinture, mais qui nous montrent clairement ses opinions. Cet album est intitulé *Les turpitudes sociales*. Y sont représentés: l'argent, la Bourse, le Capital, la religion, le patronat, l'esclavage salarié, la misère, la faim, le suicide. Ces sujets sont représentés d'une manière violente, on y note l'influence de Daumier et Zola. L'espoir est représenté par une scène de barricade et une scène où un vieux philosophe regarde se lever le soleil surmonté des lettres du mot anarchie. C'est une condamnation sans appel d'une société qui rejette les pauvres et les artistes.

Pissarro n'est pas un homme violent mais il comprend les raisons des attentats anarchistes. Après l'assassinat du président Carnot par Caserio, comme Octave Mirabeau ou Bernard Lazare, il reste quelques mois en Belgique pour échapper à la répression. Il va y rencontrer Elisée Reclus et Emile Verhaeren. Son soutien moral et financier envers les victimes est important. Il aide les enfants d'anarchistes emprisonnés, Emile Pouget, les compagnons italiens en exil. Il éponge également les dettes des journaux de Jean Grave (*La Révolte* et *Les Temps Nouveaux*).

Son ami Jean Grave fonde en 1895 *Les Temps Nouveaux*. Ce journal paraîtra jusqu'en 1914.De nombreux artistes favorables à l'anarchisme vont y collaborer: Maximilien Luce, Cross, Signac, Van Rysselberghe, Aristide Delannoy, Vallotton, Steinlen... Pissarro, aimant peu les procédés de reproduction, n'y donnera que trois lithographies mais son soutien financier sera très régulier et il poussera ses fils Lucien, Georges et Rodo a y envoyer leurs propres dessins.Il donne également des œuvres pour les tombolas qui sont organisées pour renflouer les caisses du journal.

Pendant l'affaire Dreyfus il se bat contre l'antisémitisme et l'injustice aux côtés d'Octave Mirbeau et de Maximilien Luce mais se brouille avec Degas et Renoir qui choisissent l'autre camp.

L'oeuvre de Camille Pissarro est connue universellement. Ses tableaux valent aujourd'hui des fortunes. De nombreux livres lui ont été consacrés mais ils oublient souvent de dire qu'il était anarchiste. A signaler cependant le *Pissarro* de R. Shikes et P. Harper (publié chez Flammarion, 133 francs) qui consacre un chapitre aux rapports de Pissarro avec l'anarchisme. L'album *Les turpitudes sociales* a été réédité en 1972 par Skira mais il est malheureusement épuisé. Il existe d'autre part une association « Les amis de Camille Pissarro » (Musée Pissarro, 17, rue du Château, 95300 Pontoise). Son but est de faire mieux connaître et rayonner l'œuvre et l'esprit de Camille Pissarro (création d'un musée et d'un centre d'archive).

Philippe, juin 1992

THE MINERS' STRIKE

En mars 1984, les mineurs affiliés au puissant syndicat NUM (National Union of Mineworkers) entamaient une grève très dure pour lutter contre le démantèlement de leurs puits. Appliquant la tactique des piquets volants, ils vont chercher, comme en 1972, à provoquer le débrayage d'un maximum de houillères. Face à eux, ils trouveront une police surentraînée et suréquipée depuis les émeutes de 1981. Il n'est donc pas étonnant qu'un ancien ministre de l'Intérieur ait pu déclarer: « *Sans les émeutes de Toxteth, je doute que nous aurions pu faire face au leader du NUM* » (1).

Arme de rétorsion redoutable entre les mains de travailleurs décidés, la tactique du piquet de grève a connu quatre phases principales au cours de l'année 1984-1985. Les mineurs grévistes s'assuraient avant tout du débrayage de leur propre région, puis ils cherchaient à provoquer le blocage des autres zones encore en activité (en particulier du bassin de Nottingham). Utilisant des chemins détournés afin d'éviter les barrages policiers, des commandos de plusieurs centaines de mineurs vont alors tenter d'intercepter leurs camarades non-grévistes avant la prise de service. La bousculade rituelle avec les forces de l'ordre (le *push and shove*) fait parfois place à des heures de calme plat, ou, au contraire, à des périodes de tension extrême. Les centrales énergétiques et les ports (qui permettent le déchargement du charbon importé... de la Pologne « socialiste ») sont à leur tour particulièrement visés, avec des résultats très inégaux selon le degré d'organisation des assaillants. En juin, le syndicat va essayer d'arracher une importante victoire psychologique et stratégique à Oregeave, un complexe industriel fournissant du coke aux aciéries. Des milliers de grévistes s'affrontent alors à la police, laquelle développe les méthodes très agressives héritées des événements de 1981. La rage désespérée des mineurs se heurte aux boucliers, aux équipes spéciales, aux chevaux... Violemment réprimés, il leur faudra par la suite se cantonner dans une activité essentiellement défensive, et éviter toute reprise du travail dans leurs zones respectives.

Les défauts de l'organisation, surtout dans le domaine des communications, allaient, alliés à bien d'autres facteurs, avoir finalement raison du mouvement. Théoriquement, depuis le début de la grève, les objectifs des piquets volants sont désignés par l'office de coordinationdu NUM installé dans les locaux du syndicat des marins, lesquels sont dotés d'un solide réseau de communication. Puis l'office déménagera, provocant une intense pagaïe dans les transmissions. Souvent, ce sont les régions syndicales qui décident du choix de l'objectif, sans posséder toujours une véritable vision d'ensemble. Ajoutons à cela que, pour déjouer les mouchardages éventuels, les militants communiquent par code (pomme: piquet; patate: police; etc.). Bref, la confusion est immense.

L'organisation centrale parviendra surtout à fournir aux régions un soutien juridique et quelques avis précieux: « *Toutes les régions doivent conseiller aux membres de leurs piquets le port de chaussures et de vêtements de type industriel, et si possible du casque de sécurité, afin d'être correctement protégés. Ce conseil est motivé par les attaques brutales et violentes de la police envers des travailleurs désarmés* » (2). Au niveau régional, on s'organise comme on peut. Le South Wales défraie ses militants. Le Yorshire paie l'essence. L'Ecosse ne donnera rien... Il aurait fallu bien plus de coopération, et de soutien extérieur, pour faire face avec succès à la terrible police des années Thatcher.

CYRIL

Notes:

(1) Déclaration de « Willie » Whitelaw, rapporté par H. Young (voir biblio).

(2) Circulaire du comité national de coordination, 26 juin 1984.

Bibliographie sommaire:

The miners' strike, M. Adeney et J. Lloyd, éd. RKP (en anglais).

Ce livre, bien que développant une approche libérale du problème, reste un bon travail d'investigation. Peu suspect de complaisance envers la cause des mineurs, il n'en dénonce pas moins les violences policières. A lire entre les lignes donc...

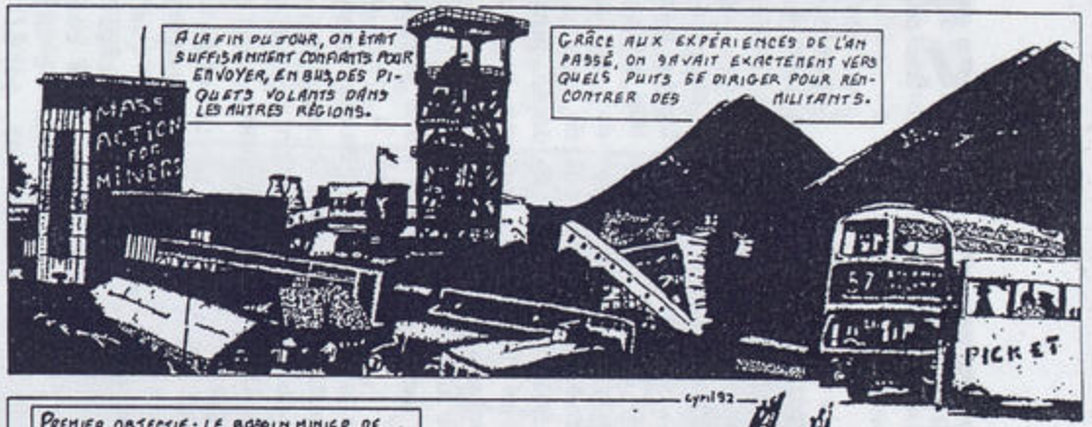
Margaret Thatcher, H. Young, éd. La Manufacture.

Quelques bonnes pages sur le machiavélisme dont fit preuve M. Thatcher lors de la crise. Et l'auteur de conclure: « Bien plus tard, on vit à quel point le gouvernement avait caché la vérité à l'opinion ».

THE MINERS STRIKE

THE PICKET

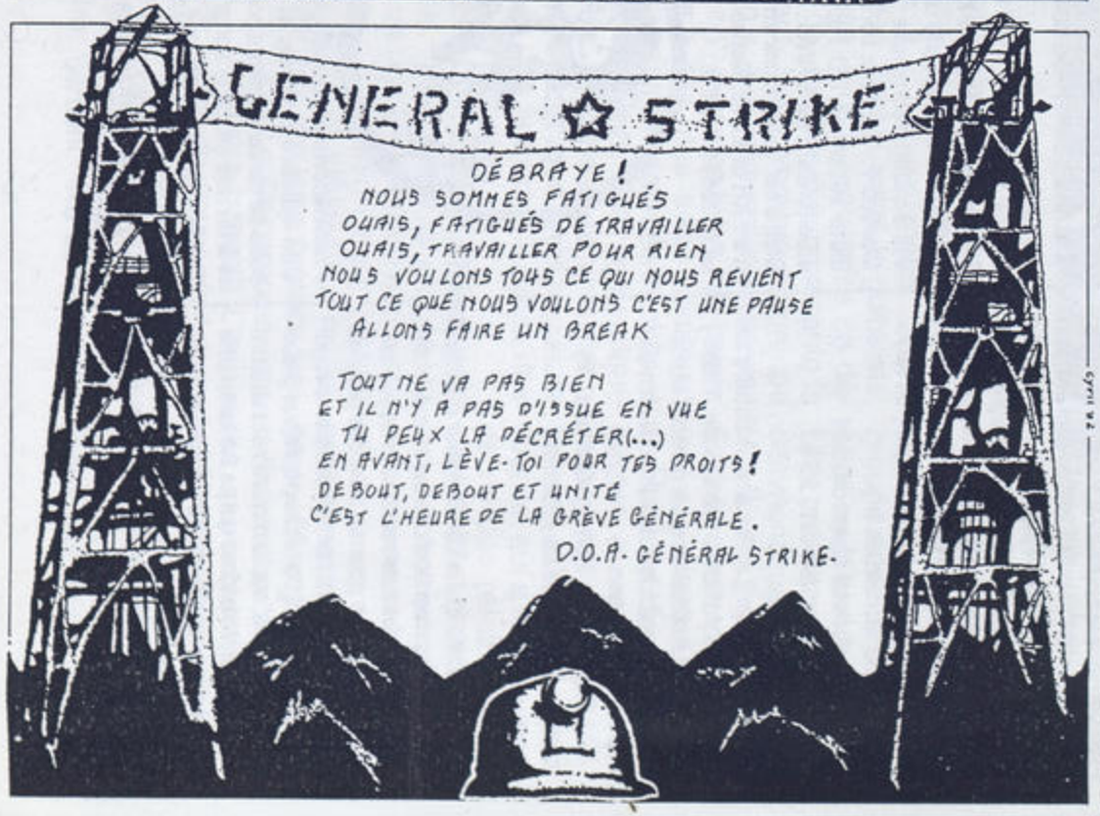
PIQUET DE GRÈVE : GRÉVISTES VEILLANT, SUR PLACE, À L'EXÉCUTION DES DÉCISIONS DU SYNDICAT...



UNIS TOUJOUR DIVISÉS JAMAIS

LA SUEUR RUISSELAIT SOUS NOS CASQUES CABOSSÉS...

MAGGIE ALLAIT ENCORE PASSER UNE SALE NUIT !



DÉBRAYE !
NOUS SOMMES FATIGUÉS
OUAIS, FATIGUÉS DE TRAVAILLER
OUAIS, TRAVAILLER POUR RIEN
NOUS VOULONS TOUS CE QUI NOUS REVIENT
TOUT CE QUE NOUS VOULONS C'EST UNE PAUSE
ALLONS FAIRE UN BREAK

TOUT NE VA PAS BIEN
ET IL N'Y A PAS D'ISSUE EN VUE
TU PEUX LA DÉCRÉTER(...)
EN AVANT, LÈVE-TOI POUR TES DROITS !
DEBOUT, DEBOUT ET UNITÉ
C'EST L'HEURE DE LA GRÈVE GÉNÉRALE.

D.O.A. GÉNÉRAL STRIKE.

AINSI ISOLÉS, NOUS NE POUVIONS QUE PERDRE !

ALORS, À PRÉSENT, LES GARS ÉTAIENT AMERS. Y DISAIENT : "CHACUN SON TOUR. Z'ONT QU'À SE DÉMERDER DANS LE YORKSHIRE..."

RÉSULTAT : LA GRÈVE DE SOUTIENT A ÉTÉ ANNULÉE LORS DU VOTE. MAIS LES MILITANTS DU SYNDICAT ONT CONVOQUÉ UN MEETING D'URGENCE. Y NOUS ONT DIT QU'LES PRIMES, LES INDEMNITÉS, C'ÉTAIENT PAS DU SÉRIEUX. QU'APRÈS LE YORKSHIRE, ON SERAIT LES SUIVANTS SUR LA LISTE NOIRE.

PEU À PEU, LES MECS AVEUGLES RETROUVAIENT LA VUE. DOS AU MUR. FALLAIT SE BATTRE OU BIEN DISPARAÎTRE.
ON S'EST BATTU.

NOTRE PREMIER PIQUET DE GRÈVE : UN PUR MÉLANGE DE MILITANTS AGUERRIS ET DE JEUNES ENTHOUSIASTES.

AU MATIN, LA HOUILLÈRE ÉTAIT BLOQUÉE

"NOUS SOMMES LA RICHESSE.
NOUS SOMMES LES OUVRIERS"

Z ines — Z one

LA PIEUVRE, VIVE LA MORT!

N°2 pour La Pieuvre, et déjà ce fanzine magazine qui a la forme d'un bouquin, s'affirme comme l'un des best du genre. Dans la forme, il est magnifique, mise en page impeccable, couv. glacée, format bouquin agréable... Pour le fond, on tombe de haut avant de le toucher. Ce n° 2 conceptuel s'intitule "vive la mort !" et traite donc de ce sujet qui nous touche tous tôt ou tard ! (le n°1 était conscré à l'absurde, le n° 3 à la "révolution"). C'est une réussite totale, et ce n'est pas parce que je suis dedans et que c'est des potes que je dis ça. Vous pourrez vous en rendre compte par vous mêmes en vous procurant ce qui s'annonce déjà comme un collector. Nombre de "dessineux" underground de talent sont présents : Y5P5, Ness, Grrr... et bien sûr Thierry Guitard aux traits de crayon et d'humour très aigus, animateur avec sa copine Miriana de "La Pieuvre". Côté écrit, on retrouve Yannick Bourg et David Dufresnes ex-animateurs de la revue Combo, qui nous pondent d'excellentes fictions. Un *vétéran* de l'underground, Igwal (kronik des clips et des claps à Fluide Glacial) comme quoi la guerre des générations n'existents pas ches les gens de bon goût ! Il y a des poèmes "ode à la mort", un article de Marsu le bien connu sur "la mort de paris" et un autre, très intéressant sur la mort de la Yougoslavie. C'est ecclectique, brillant et chatoyant. On en redemande ! Vite !

***La Pieuvre*, 9 rue du Pas St Maurice, 92150 Suresnes.**

n°1: spécial absurde. 20 f

n°2 : Vive la mort ! 25 f.

En sus de La Pieuvre, édition d'un strip comics intitulé *"family"* de Thierry Guittard où il développe un humour absurdo-glauque-morbide morbide au fil d'un trait très affirmé. Féroce !

Family de Thierry Guittard, 15 f. même adresse que La Pieuvre.

ZIG ZAG

Un zine écolo qui a de l'humour puisqu'il appelle à la protection des cafards dont les japonais font des massacres afin de récupérer leur carapace pour en faire des peignes ! horrible ! Sinon articles sur les lieux autogérés, sur ce sale rat de Mickey qui nous pollue avec ses fientes, sur le mouvement alternatif actuel, sur Waetcher qui se fait tailler une moumouth en règle, etc. Un zine comme on aimerait en voir plus : touffu, rebelle et drôle.

***Zig Zag*, c/o CAP, BP 52, 78371 PLAISIR Cedex**

Z ines — Z one

CLAFOUTIS

Non ce n'est pas une recette de cuisine mais un zine qui nous présente déjà son numéro 4. Du type satyrique, il parle de l'actualité en vrac. C'est souvent drôle et pertinent. Le tout est accompagné de crobards et même d'un roman photo.

***Clafoutis*, 2 écus européen ou 15 F français, c/o Les décodeurs associés, BP 50, 75 929 Paris Cedex 19. Abonnt : 70 F pour 6 numéros.**

CALCRE

Comité des Auteurs en Lutte contre le Racket de l'Edition. Ça fait des années qu'ils luttent avec succès contre l'édition à compte d'auteur qui n'est la plupart du temps qu'une escrocquerie (le plus connu : La Pensée Universelle, qu'on devrait rebaptiser "La connerie u..."). On vient de leur faire un procès qu'il les accule au bord de la faillite. Ils ont édité cette année un gros bouquin rescençant tous les éditeurs de France et de Navarre avec commentaire off sur leur sérieux ou non. La preuve, on est dedans ! Un annuaire des revues est également paru sinon ils préparent un annuaire des manifestations culturelles... Si vous vous sentez concernés, à soutenir absolument.

CALCRE, BP 17 - 94 404 Vitry-Sur-Seine Cedex.

***La Poupée rebelle* (vol III)**

On vous avait déjà parlé de ce zine. Voici le vol. 3 avec au sommaire : Chumbawamba, Momido 7, ZE 6 (ex bérus), végétarisme, luttes indiennes, BD Tapage, et une nouvelle de DEL INFERNO : les iconoclastes. Bref, c'est anarchpunk en diable.

c/o : Art of Love, Reflex, 14 rue de nanteuil, 75015 PARIS.

Publications anecdotiques

Une initiative originale et trop rare : des petits livrets de littérature poétique au format et à la mise en page sortant de l'ordinaire. Thème : *les choses que l'on voit de sa fenêtre.*

c/o : Philippe Morice, 5 rue des tulipes, 44 120 Vertou.

Z ines — Z one

LA MISTOUFLE n°12

Journal local d'informations et d'expression libertaire. Avec les Pieds Nicklés en couverture, le ton est donné. Un article relatant le congrès annuel de la Fédération Anarchiste et un autre sur le congrès international contre la conférence du sommet de l'économie mondiale, poésie, news, infos...

5F à *La Mistoufle*, 61 rue Jeannin, 21 000 Dijon (ou 50 F l'abonnt, 100 F abnnt soutien.

ANA

Agencia de Noticies Alternativa.

Bulletin d'infos alternatif espagnol. Dommage que je ne connaisse pas la langue. Apparemment ça parle d'anti-militarisme,d'insoumission, femmes en lutte, gays § lesbiennes...(manque les indiens, tiens !)

***ANA* Appart 1964, 08080 BARCELONA.**

POGO

Une feuille de chou sans prétention mais qu'on aimerait bien voir se multiplier. Malgré leur nom, ils déclarent être ouverts à autre chose que la punk music. Kroniks zine § disques § actualité dans un style très débridé.

c/0 : C.M.B. BP 76, 95 126 Ermont Cedex. Un ex. = 1timbre 2,50 F.

***Le gros cafard* n°3 + K7 Cafarnaüm.**

Une initiative qui tend malheureusement à se faire rare : la production de cassettes présentant des groupes underground. Celle-ci est très variée et propose un bon échantillonage des groupes made in France. Même si c'est parfois un brin naïf et si le son laisse parfois à désirer, c'est frais et ça sent la révolte à plein nez. Le gros cafard, c'est aussi un réseau de distribution avec disks, fanzines et diverses bonnes lectures que vous ne trouverez pas chez à l'intermarché du coin. c/o : Martial Bizot, 37 rue Haut chêne, 49 000 Angers.

Cafarnaûm : 20 F (+8F de port) avec Kochise, Flagrant D'Eli, SS20, Verdun, QQQ, Parkaj Mental,...

Martial BIZOT, 37 rue du haut Chêne, 49 000 Angers.

A l'instar d' Obélix, Lemmy Killminster, chanteur, bassiste et principal compositeur du groupe Motorhead a du se noyer dans le chaudron du diable quand il était petit. Dans les années 70, il fut le road de Jimmy Hendrix avec qui il aura sa première expérience de la drogue. Puis il fait partie d'un des premiers groupe psychédéliques anglais : Hakwind. L'histoire dit que c'était une joyeuse bande d'allumés complètement explosés à la drogue, au rock n'roll, e t au psychédélisme. Leur musique ? Un "spatial rock" mâtiné de tendances blues exarcerbées. Le groupe fera les beaux jours ou plutôt les plus belles nuits du Londres de l'époque. Aux alentours des années 74-75, leur musique se dilue de plus en plus dans l'éther qu'isl était sensé traverser comme des météores et ***Lemmy qui était guitariste, s'en va pour fonder son propre groupe, Mötorhead.***

Un simple sort en 1976 et c'est le choc. On est à la fin des seventies, le rock s'est dissous dans la guimauve, le fric et la dope. Dans ce climat lourd et malsain, l'orage punk se prépare et sans attendre Motorhead est le premier éclair de la tempête. *Motorhead*, titre de leur premier chanson détruit tous les paratonneres en place : un rock furibard, surpuissant, déboule à la vitesse d'une locomotive lancé à fond de train. Lemmy s'est mis à la basse mais il joue de cet instrument comme d'une guitarre, c'est à dire tout en accords ! En plus de nous assener quelques solos, qui doivent eux aussi, plus à la guitarre qu'à la contre-basse ! Lemmy chante de manière magistrale. Sa voix très puissante, n'est absolument pas mélodieuse, à l'encontre des fameuses rampes vocales des Deep Purple ou Led Zeppelin de l'époque. Ce qu'on y perd en harmonies vocales on y gagne en intensité, en énergie, en âpreté. Face à l'inflation des méga-groupes qui pensent augmenter la qualité en étant de plus en plus nombreux sur scène, Motorhead, par défi, revient au chiffre minimal permettant la constitution d'un groupe de rock : trois. Un bassiste chanteur, un guitariste, un bateur... ***C'est la volonté d'un retour à la quintescence du rock n'roll.***

Les autres musicos ? Phil Animal Taylor, le batteur "fou", sera l'un des premiers a expérimenter la double grosse caisse (écoutez le fameux titre "overkill"), phénomène aujourd'hui généralisé dans tous les groupes de trash et de speed métal... Enfin Eddy Clarke, le guitariste, face à l'entreprise de démolition que représente la base rytmique du groupe joue relativement en finesse avec des lyrics très inventifs, des solos courts et précis mais très inspirés et incisifs. Bref, le tryptique Motorhead est une véritable claque dans la gueule de la mode du début des seventies.

Face aux strass, aux paillettes, ils proposent un look dur de hell's angels, un rock n'roll speedé et violent (au même titre que les substance prohibées qu'ils consomment : le fameux "speed"). L'inspiration du groupe : le noir, la violence, un certain désespoir jusqu'au boutiste mais joyeux, consommé furieusement. Au contraire de nombreux groupes punks, ils ne sont absolument pas didactiques. ***Leurs idées, leurs influences, ils les font passer par le biais d'histoires plutôt noires, parfois cauchemardesques mais toujours matinnées d'un humour au second degré.***

Ces influences ont les retrouvent tout d'abord dans le logo et la calligraphie associé au groupe: fini les papillons et les fleurs, le logo de Motorhead est une tête de mort futuriste avec des crocs énormes, des cornes, des anneaux reliés par des chaines... pas de couleur, juste du noir et blanc cru : un truc a faire frémir les yuppies et yippies de l'époque !

Motorhead n'est pas un groupe au premier degré au contraire de ce qu'on peut croire : leur look de tueurs, leurs expressions provocatrices, leurs chansons, leurs textes, leur logo, tout cela est trop forcé pour être pris au sérieux. Ce qui fait que des gens peu intelligents ont vite catalogé le groupe dans la catégorie hard rock lourd, affreux, bête, sale et méchant. Evidemment quand on préfère U2, Simon § garfunkel ou Eagles, on comprend qu'un tel groupe fait peur !

Pourtant, à y bien regarder et comme nous venons de l'expliquer, Motorhead est un groupe en avance, qui a l'intelligence de ne pas refaire ce qui s'est déjà fait mais d'inventer un autre rock n'roll tout en conservant la quintescence de ce qui a donné ses lettres de noblesse au genre : l'énergie, l' urgence et l'inspiration "noire". Choses qui ont donné leurs lettres de noblesses à bien d'autres arts comme la littérature, le cinéma... D'ailleurs Lemmy ne se cache pas d'être un gros

DISCOGRAPHIE

MOTÖRHEAD

Premier album et premièr coup de maître . Des morceaux "bruyants" et enlevés, dont le fameux *Motorhead* qui donne son titre à l'album, mélangé à de superbes ballades spatiales. A se procurer, ne serait-ce que pour la superbe couverture "trash".

OVERKILL

Encore un monument du genre. Overdose de son ! Fabuleux morceau "*overkill*" avec son démarrage infernal à la double grosse caisse. Rien n'est à jeter dans ce disque qui fait date.

ACE OF SPADES

Motorhead abandonne momentanément son look hells angels. Sur la couverture de l'album, ils trônent, la mine plus qu'inquiétante habillés en pistoleros/guerilleros mexicains. L'influence des textes et de la musique est de la même veine : histoire de cow boys et de duels dans le sable chaud du désert. Les morceaux sont plus courts, plus "punk".

ANOTHER PERFECT DAY

Premier changement de personnel. Eddy Clarke, le "magnifique" se barre pour laisser place à un nouveau gratteux et Phil, le batteur abandonne provisoirement pour cause d'épuisement (!). Le disque est bizarre, moins puissant que les précédents mais plus varié et aussi plus bluesy.

IRON FIST

Après les cow boys, les guerriers de l'age de bronze. Sons lourds et martelés, musique lancinante. Mais ça décolle peu.

BOMBER

Ce coup ci, Lemmy a du lire une flopée de livres sur la guerre aérienne 39-45. D'où le titre de l'album et la

couverture : un bombardier futuriste avec Lemmy en pilote de ligne et Phil aux mitrailleuses dans sa tourelle. Eddy Clarke est revenu. Ça cartonne à nouveau très fort et la DCA a beaucoup à faire !

NO SLEEP'TIL HAMMERSMITH (LIVE)

Motorhead fête ses dix ans à l'"Hammersmith" (célèbre salle anglaise) et prouve là sa perfection technique. Les morceaux sont joués deux fois plus vite que sur disque, sans une plantade et avec un maximum d'énergie. S'il ne faut avoir qu'un live du groupe, c'est celui-là sans conteste.

ORGASMATRON

La couverture est une des plus belles de toutes celles qu'ils ont sorti. Une locomotive futuriste dont l'avant est la tête de mort logo du groupe, fonce vers le néant à plein tube. Toute la symbolique du groupe est là. Machine infernale... des morceaux du même acabit, dont les titres parle en eux mêmes : *build for speed*, *Ridin' with the driver, Doctor Rock, Orgasmatron*... SF futuriste et orgasmatique...

ROCK N'ROLL

L'album devait s'appeler "*eat the rich*" mais les pontes du business l'ont pris pour eux et n'ont pas voulu pervertir notre saine jeunesse. Eddie Clarke est parti (snif), deux tacherons le remplacent et malgré le bruit qu'ils font n'arrivent pas à le faire oublier. Néanmoins l'album est correct. A noter le superbe titre "*Wolf*" et son hurlement de loup (synthétique) en intro avec démarrage débrayé à la double grosse caisse.

1916

Lemmy lit beaucoup. Sa culture, c'est la série B, comme on a pu le com-

prendre. Donc on a droit à la guerre de 14 et au logo du groupe surmonté d'un casque à pointe. L'ensemble est correct mais Lemmy semble un peu s'essouffler à la voix (trop de clopes ? elle est descendu d'un ou deux octaves). Quant au batteur Phil, ses cheveux ont blanchi prématurément. La vie débridée de rocker ça use...

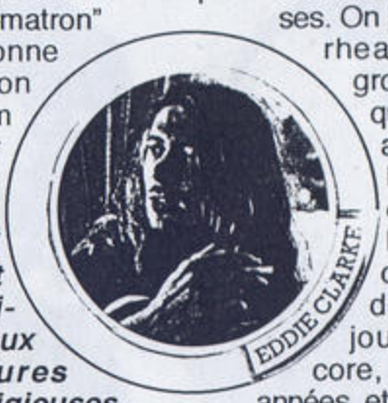
PS : cette discographie ne comprend pas les compilations & divers live. Complétez ! quant à "March or die" dernier CD, à vous de le découvrir !

consommateur de films noirs, de romans noirs, d'espionnage, SF, etc.

Evidemment pour les rock critics aimant lire Margueritte Duras, c'est l'incompréhension totale ! Eh. oui- Motörhead ne donne pas dans la Guimauve. et fait une musique tonitruante qu'on écoute guère dans les salons parisiens mais dont on raffole dans les banlieues.

Leur rock est en fait la traduction moderne du blues et du rytm'n'blues, qu'ils ont rendu urbain et complètement exarcerbé, donnant ainsi naissance à un nouveau style, qui a influencé depuis une quinzaine d'années nombre d'autres groupes de hard pour qui ils sont la référence en la matière.

Politiquement Mötorhead de part son look pour le moins guerrier (jeans, cuirs, ceinture de balles, bagues têtes de mort, bacchantes de hell's angels, tronches de tueurs...) et de son imagerie malsaine (voir les couvertures splendides de leurs albums) semble suspect. A l'étude des textes et des dires du groupe, Il n'en est rien. Au contraire ! Dans de nombreuses interviews, Lemmy et sa bande déclarent leur haine des flics et du système qui les privent de liberté (surtout en ce qui concerne la drogue!). Leurs textes vaudrait la peine d'écrire un article entier dessus. Ils sont écrits dans un style très particulier et très travaillé. Au lieu d'employer un langage direct qui s'use à force de le répéter (comme l'ont fait nombre de groupes punks) il utilisent des métaphores, des images (parfois poétiques) qui servent de base à la construction de minihistoires pour le moins édifiantes ! par exemple dans leur deuxième album intitulé Overkill mais aussi dans leur premier on a droit à des ballades "spatiales" (Capricorn, Lost Johnny...) retraçant l'histoire de ***"héros" perdus dans l'infini de l'espace*** à bord de leur fusée. L'ambiance, superbement rendue, prend aux tripes. Dans le même album, la chanson "stay clean" s'en prend aux conventions morales qui veut des gens "propres". Lemmy a de nombreuses autres chansons du même genre où il développe un thème qui lui est cher, celui du héros, ou plutôt de l'anti-héros," born to loose" (né pour perdre), rebelle à tout ordre et à toutes lois et qui en général en crève... dans un autre album, Motorhead dans une superbe chanson intitulée "Orgasmatron" titre qui donne d'ailleurs son nom à l'album (a avoir pour sa superbe couverture), ***s'en prend directement aux politiciens et aux crevures religieuses.***



Plus récemment, leur album *rock n'roll*, avec la chanson "eat the rich" (boufer du riche) qui devait donner le titre à l'album et que la maison de disque a préféré débaptiser. Un titre/slogan qu'ont d'ailleurs repris des activistes lors de manifestations violentes (en Belgique) destinées à perturber l'ordre des "riches". Mais le groupe n'est pas un groupe politique au sens propre et parfois limité du terme. Leurs champs est beaucoup plus vaste et c'est peut-être pour cela que leur public est aussi plus large. S'ils ne sont pas des tendres, il leur arrive quand même d'avoir des chansons d'amour, qui plus est ne sont pas niaises. On le voit Motorhead est un groupe à part, qui manie son art avec talent, sans dévier de la ligne dure qu'il s'est donné. Aujourd'hui encore, malgré les années, et les changement de personnel (le guitariste est parti et a été remplacé par deux nouveaux), son rock est intense et fortement imagé. ***Ils n'ont pas viré à la guimauve comme tant d'autres*** groupes le font en vieillissant. Lemmy est tombé dans le chaudron infernal, on vous l'avait dit, et à plus de 45 ans (!), il a toujours la pêche. Il dit lui-même que c'est le rock n'roll qui le conserve ainsi. ***Enfin, si vous n'êtes pas trop sensibles des oreilles, assistez à un concert de Motörhead*** ou alors munissez-vous de boules quies ! Vous assisterez à du pur rock n'roll, avec un public déchainé, mi punk, mi trash, mi-hard. Il est étonnant de voir la ferveur, la communion qui unit le groupe et son public en scène, c'est quelque chose d'unique et de sain. Car, Lemmy bien qu'il soit adulé par ses fans, ne se prend pas pour une super star. En concert, il plaisante, provoque mais remercie son public et lui rend hommage sans être démago. Une gageure dans le monde du show-business ! *Lymphâm.'*

BORIS

BORIS VIAN n'a jamais eu un statut d'écrivain reconnu. Il reste toujours pour les esprits obtus un "obsédé sexuel", auteur de récits sadiques (voir à ce sujet: Pierre de Boisdeffre dans les premières éditions de son Histoire vivante de la littérature). Rien ne lui a été épargné; pour certains il était un métèque (russe ou arménien), un divorcé (ce qui m'arrange rien), un existentialiste (parce qu'il jouait de la trompette à Saint-Germain-des-Prés ?) qui n'avait aucun respect ni pour l'armée, ni pour la religion. La publication de « *J'irai cracher sur vos tombes* » n'a rien arrangé à cette situation.

LA VACHE ENRAGEE

Après avoir terminé en 1946 le manuscrit de «*L'Ecume des jours*», Boris Vian envisage sérieusement d'abandonner son métier d'ingénieur pour vivre de sa plume. Tous les espoirs lui sont permis: il collabore régulièrement aux *Temps modernes* (avec sa chronique du Menteur), et à Jazz-Hot. Il pense décrocher le prix de la Pléiade, assurance pour lui de pouvoir exercer le métier d'écrivain. Cette année-là, les deux concurrents sont: Boris Vian pour «*L'Ecume des jours*» et un certain abbé Grosjean auteur du «*Temps de la Terre*». Sa soutane impressionnant

VIAN

sans doute le jury, c'est lui qui décroche le prix. Et pourtant, qui aujourd'hui s'en rappelle? Comment ne pas éprouver un sentiment d'injustice en voyant un prix littéraire décerné à une telle nièvrerie? Toujours est-il que ce médiocre était soutenu par trois membres du jury: Malraux, Arland et Paulhan. L'appui de Sartre et de Queneau n'a pas été suffisant. Du coup Gallimard veut bien publier «*Vercoquin*» et «*L'Ecume des jours*» déjà sous presse mais non son nouveau roman, « *L'automne à Pékin* ». Boris Vian se vengera en y baptisant Petitjean un prêtre paillard, Janpolant, un président d'administration gâteux et ce «salaud d'Arland» un contremaître sadique...

Maigre compensation pour Boris Vian, il n'a pas de soutane pour bouffer contrairement à Grosjean. «Primum vivere», ainsi résumera-t-il ses activités à l'époque.

Grâce à sa passion pour le jazz, il est un des rares écrivains à connaître la nouvelle littérature qui arrive des Etats-Unis, le roman noir. Le livre «*Pas d'orchidée pour Miss Blandish*» connaît un vif succès; son auteur, l'anglais James Hadley Chase a parfaitement su imiter le style des auteurs américains. C'est donc une bonne occasion pour Vian. La littérature alimentaire même médiocre a une qualité essentielle: «ça permet de bouffer»

Photo de tournage du film : « *Saint Germain* » de Freddy Baume, tourné de 1946 à 1950 et saisi par la police. Boris Vian y jouait son propre rôle. Ici, on le voit s'excercer au tir contre des flics en carton.

Suite à un pari, il se lance et écrit, en quinze jours, «*J'irai cracher sur vos tombes*», sous le pseudonyme de Vermon Sullivan dont il prétend dans sa préface en être le traducteur! Le succès commercial est proportionnel au scandale qui s'ensuit: énorme. Boris regrettera amèrement que cet ouvrage purement alimentaire occulte ses autres romans. Alors qu'il y avait mis le meilleur de lui-même, «*L'écume des jours*» passe inaperçu. En revanche, la gloire lui viendra d'une oeuvre à propos de la-

quelle il disait: « C'est mauvais, très mauvais.Commercialement, c'est bien construit. Je le sais, je ne suis pas ingénieur pour rien ».

Pourtant, les polars de V. Sullivan ne sont pas à rejeter en bloc. Ils nous éclairent sur Boris Vian et on y retrouve les thèmes qui lui sont chers. Il va choisir un sujet qui lui tient à coeur et qui lui servira de fil conducteur: la ségrégation raciale. Le jazz a sensibilisé certains jeunes au problème du racisme. Le sujet constamment repris dans les livres de V. Sullivan: le problème des Noirs qui ont « franchi la ligne », c'est-à-dire qui sont blancs tour en étant d'origine noire (les « *white negroes* »). Il serait exagéré de qualifier J'irai cracher sur vos tombes de « roman engagé ». Néanmoins, le problème racial n'est pas un prétexte littéraire pour Vian. Dans de nombreuses critiques parues dans Jazz Hot, il prendra parti pour la cause des Noirs.

Ce n'est pas le contenu politique mais les scènes érotiques qui ont fait hurler les bien-pensants. Pour Vian, c'est le début de nouveaux problèmes: personne n'a vraiment cru en l'existence de Vermon Sullivan, aussi B. Vian est-il condamné à assumer la paternité de ses romans. Les critiques, en ne disant mot de ses autres romans, le réduisent à n'être que l'auteur de J'irai cracher sur vos tombes.

A cela, il faut ajouter un procès que décide de lui intenter en 1947 M. Parker, représentant du cartel d'action morale et qui aboutit en 1948 à une ammende de 100 000 francs (pour l'éditeur, le « traducteur » et l'imprimeur). Lorsque le roman est adapté au théâtre, nouveau scandale : exaspérés par un public amorphe, les acteurs se livrent sur scène à une véritable séance de striptease.

Peinture de Boris Vian.

Durant cette période, Boris Vian est particulièrement actif: il écrit « *L'automne à Pékin, Les fourmis, L'équarissage pour tous, Le dernier des métiers, L'arrache-coeur...* ». Mais le public reste indifférent. La galère financière n'est finie. Il est condamné à traduire des livres qu'il a en horreur: la pire des corvées fut sans doute L'Histoire d'un soldat du général Omar Bradley (1952): « J'écris tellement pour gagner un peu de pogon et tellement de conneries que j'ai plus le courage quand je reviens, de toucher à tout ça ».

Si Boris Vian est capable de faire des concessions de ce genre pour gagner de quoi vivre, visiblement il se refuse d'en faire dans ses romans ou dans ses pièces de théâtre. Jamais il n'hésite à appeler un con « un con » et comme on peut s'en douter cela ne fait pas plaisir à tout le monde

Bien qu'issu d'une famille anticléricale, Boris Vian a subi une éduca-

L'ANTI-CLERICALISME CHEZ VIAN

tion religieuse. Cet épisode de sa vie l'a inspiré dans « *L'herbe rouge* » lorsque Wolf, lors de son deuxième voyage dans sa mémoire, rencontre l'abbé Grille. La religion est une notion totalement étrangère à Wolf et l'abbé a beau tenter de le récupérer, il n'y parvient pas. Certes, la religion l'impressionnait lorsqu'il était enfant: « J'ai cru très fort le jour de ma première communion (...) j'ai failli m'évanouir à l'église », mais il précise aussitôt: « J'avais mis cela sur le compte de Jésus. En réalité ça faisait trois heures qu'on attendait dans une atmosphère confinée et je crevais de faim ». Il reconnaît également l'influence qu'ont eu pour lui les cérémonies à un âge où « c'était marrant de passer la première communion » surtout lorsqu'on pouvait ensuite échanger les images dorées avec ses petits camarades.

Mais Wolf enfant sait déjà que religion rimme avec humiliation : « J'ai toujours été gêné de voir des hommes qui avaient l'âge de mon père mettre un genou en terre en passant devant une petite armoire (*le" "*Tabernacle", *NDLA*). Ca me faisait honte pour mon père ». De même lorsque l'abbé

Grille lui demande ce que lui a inspiré la phrase: « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses oeuvres », il répond: « J'ai pensé à une pompe (...), à une pompe qu'il y avait dans le jardin des voisins avec un battant et peinte en vert.». La religion est pour lui une chose tellement dénuée d'importance que lorsque l'abbé Grille veut lui montrer une photo de Dieu il ne manifeste aucune surprise:

«- Vous voulez voir une photo du Bon Dieu? proposa l'abbé Grile. Une photo?

Wolf le regarda. L'autre ne plaisantait pas. Il était là, attentif, empressé, impatient.

- Je ne crois pas que vous en avez une, dit-il.

L'abbé Grille plongea la main dans une poche intérieure de sa soutane et en tira un joli portefeuille en crocodile marron.

- J'en ai là une série d'excellentes, dit-il.

Il en prit trois et les tendit à Wolf. Celui-ci les examina négligemment.

- C'est ce que je pensais, dit-il. C'est mon copain Ganard. C'est toujours lui qui faisait le Bon Dieu quand on jouait une pièce à l'école ou quand on était en récréation. »

Non seulement la religion est humiliante et ridicule mais, en outre, elle est incapable de répondre aux questions que se pose Boris Vian. Ainsi, dans « *L'Ecume des jours* », lorsque Colin demande à un Jésus visiblement ennuyé pourquoi il a laissé mourir Chloé:

« - Pourquoi l'avez-vous fait mourir? demanda Colin.

- Oh! dit Jésus. N'insistez pas.

Il chercha une position plus commode sur ses clous.

- Elle était si douce, dit Colin. Jamais elle n'a fait le mal ni en pensée ni en action.

- Ca n'a aucun rapport avec la religion, dit Jésus en bâillant".

Et Jésus finit par s'endormir en *"émettant un léger ronronnement de satisfaction comme un chat repu"* ».

La religion n'est rien d'autre qu'un spectacle de luxe: « c'est trop gratuit. Simagrées, chansonnettes, jolis costumes... Le catholiscisme et le music hall, c'est du pareil au même » (*L'Herbe rouge*). Pour attirer les croyants, l'Eglise organise des messes comparables à des fêtes folkloriques: « Le religieux tenait la grosse caisse, le bedau jouait du fifre et le chuiche scandait le rythme avec des maracas. » (*L'Ecume des jours*). Un prêtre doit être un bon acteur s'il veut parvenir à mystifier les croyants. Après sa prestation, le prêtre de *L'arrache-coeur* est chaleureusement félicité: « Vous fûtes parfait! dit le sacristain. Quelle création! c'est votre plus beau rôle! (...) Quel souffle! Quelle inspiration! » Et comme tous les acteurs, les curés mettent beaucoup de soin à choisir leur costume.

La religion est un spectacle de luxe qui n'est pas à portée de n'importe qui: « La religion est un spectacle de luxe, placé sous le signe de Dieu créature de luxe et quiconque en cette circonstance refusera d'agir luxueuseusement recevra le châtiment des méchants qui rôtiront en enfer sur des misérables feux de bois, de tourbe et même d'argol si ce n'est pas d'herbes sèches (...). Criez, protestez, Dieu est luxe et beauté vous n'avez qu'à prendre des tickets plus chers (...). Le Dieu de luxe méprise vos façons misérables, vos chaussettes sales, vos caleçons tâchés de jaune, vos cols noirs et le tartre de vos dents. Dieu refuse le paradis aux sauces maigres, aux coqs mal-garnis, aux haridelles efflanquées, Dieu est un grand cygne d'argent, Dieu est un oeil de diamant au fond d'un pot de chambre d'or, Dieu c'est la volupté des cartas, des grands mystères platinés, les cent mille bagues des courtisanes de Malanipi, Dieu c'est un cierge éternel, porté par un évêque de velours, Dieu vit dans le métal précieux, les perles liquides, le merure bouillant, le cristal de l'éther. Dieu vous regarde, bouseux, et il a honte de vous ».

LE PACIFISME CHEZ VIAN

Contre l'armée, la guerre, Vian utilisera les mêmes armes que contre la religion: le grotesque. Il « veut faire rire aux dépends de la guerre » (*L'Equarissage pour tous*) et détruire l'esprit de sérieux qui la rend possible: « La guerre, cette chose

grotesque a ceci de particulier (entre autres) qu'elle est envahissante et innoportune, et ceux qu'elle amuse se croient en général fondés à l'étendre à ceux qu'elle n'amuse pas. C'est une des multiples figures de l'intolérance, et la plus destructrice ».

Boris Vian choisit de préférence le théâtre pour dénoncer la guerre et l'amée « *L'Equarissage pour tous est un* » vaudeville paramilitaire qui se déroule le 6 juin 1944, à Arromanches, le jour du débarquement. En dépit du bruit, des balles, des obus et de l'horrible odeur de charogne se dégageant de la fosse à équarrir, un père n'a d'autres préoccupations que de chercher un mari à sa fille. Boris Vian met tous les militaires dans le même sac, aussi met-il en scène des Allemands, des Américains, une femme-soldat soviétique, un parachutiste anglais et des FFI français. Aucune différence n'existe entre ces soldats, leur uniforme n'est dû qu'au hasard. Tous les personnages sont odieux et grotesques : les Allemands sont disciplinés et ridicules; les Américains sont naïfs et puritains ; Heinz, le fiancé de la fille de l'équarisseur a dénoncé une juive pour cent mille marks. Le Japonais se fait harakiri (sans que l'on sache pourquoi) après avoir prononcé le nom d'Hiroshima. La femme soviétique se lance à tout bout de champ dans des discours dénigrants le capitalisme et les Américains. Les « résistants » français ne sont guère mieux: ils ne sont FFI que depuis le matin. Cette allusion aux « résistants de la dernière heure » et l'esprit comique de la pièce ont choqué les critiques. A ceux-là Bris Vian répond: « Il n'y a rien de scandaleux à provoquer l'hilarité en évoquant, par exemple, la guerre. Je regrette d'être de ceux à qui la guerre n'inspire ni réflexes patriotiques, ni mouvements martiaux du menton, ni enthousiasme meurtrier (Rosalie, Rosalie!), ni bonhmie poignante et émue, ni piété soudaine. Rien qu'une colère désespérée, totale, contre l'absurdité de batailles qui sont des batailles de mots mais qui tiuent des hommes de chair. Une colère impuissante, malheureusement » (*Equarissage pour tous*).

« *Le Goûter des généraux* » écrit en 1951 n'a plus pour contexte la Libération mais les guerres coloniales et la guerre froide. Une fois encore, sont mis dans le même sac les généraux américains, russes, français et chinois. Cette pièce est l'explication de la génèse d'une guerre. Afin de mettre fin à une crise de surproduction, un général français organise un goûter durant lequel devront se décider les modalité d'une guerre salvatrice pour l'économie du pays. Le problème surgit lorsqu'il faut désigner l'ennemi, les délégués chinois, russes, anglais et américains présents au goûter refusant obstinément de jouer ce rôle.

Citons également, « *Les Bâtisseurs d'Empire* » et un autre texte de Boris Vian de la même verve, sa « *Lettre à sa magnificience le vice-curateur Baron sur les truqueurs de la guerre* » (dans *Texte et chansons*). A nouveau, il fait une démonstration pas l'absurde; la guerre est mal faite, la preuve: il reste toujours des survivants :

« La vérité est affreuse: toute noire avec du rose en plaque; la voici: à chaque guerre, des milliers de combattants reviennent sains et saufs.

Je me garderai d'insister sur le danger psychologique de ce triste état de choses. Il est précis, colossal, mostrueux; l'individu qui revient d'une guerre a obligatoirement, plus ou moins l'idée qu'elle n'était pas dangereuse. Ceci concourt à l'échec de la suivante et ne fait pas prendre au sérieux les guerres en général (...) le combattant qui ne s'est pas fait tuer garde en lui-même, une mentalité de raté; il aura à coeur de compenser cette déficience et contribuera donc à préparer les suivantes. Or, comment voulez-vous qu'il la prépare bien puisqu'il s'est tiré de la précédente et que par conséquent, du point de vue de la guerre, il est disqualifié? ».

Boris Vian fut un écrivain prolixe et un artsite polyvalent. Tout l'intéressait: musique, théâtre, roman, poésie, cinéma... Mais on doit retenir avant tout de son oeuvre une révolte profonde contre l'Eglise, l'exploitation et l'armée. Sa chanson la plus célèbre n'est-elle pas Le Déserteur ?

« S'il faut donner son sang,
Allez donner le votre,
Vous êtes bon apôtre
Monsieur le président...
Si vous me poursuivez
Prevenez vos gendarmes
Que je serais en armes
Et que je sais tirer »

(Véritables paroles de la chanson qui, sous la pression de la censure, se sont transformées en un « Que je serais sans armes / Et qu'ils pourront tirer » (plus inoffensif).*

KATIA

(*) *les très exactes paroles sont* « ...que j'emporte des armes et que je sais tirer. » .(Cf Images de B oris Vian. Ed. Pierre Horay; page 147). *Entre emporter et avoir des armes il y apparemment une nuance que la censure a su faire.....(NDLR)*

La solitude des expropriateurs de fonds

Le mouvement libertaire argentin fut, après celui d'Espagne, l'un des plus puissants du monde. Ce mouvement s'est développé dans la seconde moitié du XIXème siècle, sous l'influence de l'émigration européenne. La FORA, fondée en 1901, compte bientôt 250 000 membres. Les luttes ouvrières se multiplient au début du siècle, jusqu'à prendre une dimension insurrectionnelle du 7 au 16 janvier 1919, les ouvriers pillant les armureries pour faire face à la violence policière conjuguée à celle des groupes fachistes para-militaires, qui se regroupent au sein de la Ligue patriotique pour semer la terreur contre la "subversion cosmopolite"... Les insurgés sont massacrés tandis que le pouvoir négocie avec les syndicats réformistes. Cette "semaine sanglante" se solde par 700 morts, 2 000 blessés et 50 000 arrestations.

C'est quatre mois après ce massacre qu'a lieu la première expropriation revendiquée par un anarchiste. Son auteur s'appelle Boris Wladimirovich, c'est un russe blanc qui a dilapidé sa fortune pour la cause. Il est aussi biologiste et philosophe, grand buveur et peintre à ses heures perdues. Il voulait faire un journal dans sa langue maternelle pour ses compagnons émigrés. L'épopée des anarchistes expropriateurs a commencé. Elle va défrayer la chronique argentine pendant plus d'une quinzaine d'années.

Bien que minoritaires, les courants révolutionnaires restent très actifs dans les années vingt. Les affrontements armés entre ouvriers anarchistes et para-militaires de la Ligue patriotique se multiplient dans la capitale comme en province. Le port d'armes est si courant que l'on peut lire dans *La Antorcha*, journal des groupes d'action directe, des avis de ce genre: "*Rosario, grand pique-nique familial au bénéfice des prisonniers sociaux dans l'île de Castallanos sur le fleuve Parana. Hommes $1,20; femmes et mineurs $0,50; enfants gratuit. Note: il est recommandé, en raison du contrôle de la sous-préfecture à l'embarquement, de ne pas emporter d'armes avec soi*".

Guérilla en Patagonie

A la fin de l'année 1920, les luttes sociales prennent la forme d'un véritable mouvement de guérilla en Patagonie. Les péones, qui travaillent dans des conditions peu imaginables aujourd'hui (ils réclament entre autres une paillasse, un paquet de chandelles par mois, le droit de faire leur lessive le samedi soir et que les inscriptions sur les boîtes de premier soins soient en espagnol et non en anglais), se mettent en grève générale. Licenciés, ils errent dans les campagnes glacées, traqués par la police et les vigilants. Réquisitionnant vivres et armes, ils s'organisent en milices, sous le drapeau rouge et noir, selon le principe de l'assemblée souveraine. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne demandent au gouvernement de protéger la propriété. Le lieutenant-colonel Varéla est chargé de la répression. Les péones insurgés sont encerclés et massacrés. Le cadavre de l'un des organisateurs de la guérilla, l'Uruguayen José Font, dit Facon Grande (grand couteau), est enfilé sur une broche et mis à rôtir par les officiers, avant qu'ils ne tirent sur son corps carbonisé. Fin décembre 1921, on comptera 1 500 morts parmi les ouvriers agricoles.

Germán Boris Wladimirovich

Varela sera exécuté peu après par l'anarchiste allemand Kurt Wilckens, qui sera lui-même assassiné en prison par un membre de la Ligue patriotique.Peu avant de mourir dans un bagne de Patagonie, Wladimirovich fera abattre à son tour l'assassin de Wilckens, réfugié dans un hôpital pénitenciaire.

"La propriété est un vol..."

Le 2 mai 1921, la douane de la capitale est attaquée. Parmi les onze assaillants, presque tous arrêtés par la suite, trois seulement sont des gangsters professionnels. Les autres sont des ouvriers. Bien qu'ils ne soient pas anarchistes, *La Antorcha* prend leur défense dans un éditorial affirmant notamment: "*Depuis qu'il est prouvé que la propriété est un vol, il n'y a pas de plus grands voleurs que les propriétaires. La seule question est de savoir si ceux qui les volent ne sont pas de la même engeance, s'ils ne suivent pas eux aussi une logique d'appropriation. (...) En dépit de ces réserves, nous sommes plus avec les illégaux qu'avec les autres. Avec les petits voleurs qu'avec les*

grands, avec les attaquants de la douane qu'avec Yrigoyen et ses ministres. Qu'ils servent d'exemple!

"Un Comité pour les prison-niers sociaux est constitué pour venir en aide aux prisonniers toujours plus nombreux et à leurs familles. Son secrétaire est Miguel Arcangel Roscigna, un Italien délégué de la métallurgie. La mission occulte du comité est d'aider les prisonniers à s'évader, ce qui suppose des moyens financiers importants. C'est de ce comité et des groupes d'auto-défense que viennent les "anarchistes expropriateurs".

En 1923, dans le territoire du Rio Negro, une diligence du Courrier est attaquée. Cinq ouvriers agricoles anarchistes, qui s'apprêtaient à faire un *asado* (barbecue), sont arrêtés à proximité. Torturés, ils reconnaissent être les auteurs de l'attaque. L'un d'eux, devenu fou de douleur, est enfermé à l'hospice. Les autres sont condamnés, à eux quatre à quatre-vingt-trois années de prison. *La Antorcha*, journal anarchiste commence une grande campagne pour la révision du procès. *La Protesta*, journal anarchiste officiel, affirme qu'il s'agit de "*délinquants vulgaires qui n'ont rien à voir avec la propagande et les idées anarchistes*". La guerre entre les "Protestistas" et les "Antorchistas" devient si extrême que le Comité pour les prisonniers se divise, chacun défendant ses prisonniers.

Dans l'immigration anarchiste italienne, la polémique se double d'un désaccord sur la participation au Comité antifasciste, réunissant socialistes, libéraux, communistes et certains anarchistes. En mai 1925, Roscigna affirme dans un pamphlet: "*Il n'est pas asmissible qu'actuellement il reste un seul anarchiste ignorant de ce qu'est et de ce qu'aspire à être le Parti communiste. Des milliers de camarades sont morts, prisonniers et proscrits: telle est la balance sinistre du gouvernement qui en Russie exerce une dictature non moins sanglante que celle du fascisme en Italie. Les compagnons (...) se souviennent-ils du travail de pompiers sociaux développé par les communistes durant l'inoubliable occupation des usines en Italie? Ignorent-ils la terreur qui, comme une réédition de Kronstadt, s'abat silencieusement et inexorablement sur tout ce qui représente une opposition ou une simple discussion des ordres émanant des nouveaux maîtres de la Russie (...)*".

Miguel Angel Roscigna

A l'antifascisme démocratique, les anarchistes italiens radicaux opposent l'action directe. Le 6 juin 1925, Severino Di Giovanni, l'un des partisans les plus déclarés de l'anarchisme expropriateur et éditeur du journal *Culmine* (son journal contient une rubrique intitulée "Face à l'ennemi", consacrée aux attentats) avec d'autres compagnons, interrompt une manifestation organisée par la colonnie italienne fasciste pour fêter la victoire de Mussolini. En 1927, au milieu d'une vague d'attentats en réponse à l'exécution de Sacco et Vanzetti, eux aussi membres des groupes d'action directe aux Etats-Unis, Giovanni pose une bombe dans le consulat italien, centre de dénonciation des anarchistes, qui fait 9 morts et 34 blessés. Giovanni fait sauter peu après les maisons de deux fascistes italiens. La FORA et *La Protesta* attaquent ouvertement le groupe des Italiens, traitant Severino Di Giovanni d'"*agent fasciste*", calomnie qui coûtera la vie au directeur du journal.

Trois individus "à l'accent espagnol"

Durant l'année 1925, un groupe de trois individus, "*à l'accent espagnol*", commettent plusieurs hold-up. Ils viennent du Chili, où ils ont attaqué la banque de Santiaguo. Ils font une nouvelle expropriation en janvier 1926, avec quatre nouveaux complices, lorsque parvient en Argentine une information de la police espagnole: il s'agit de Fransisco Ascaso et son frère Alejandro, de Gregorio Jover Cortès et de Buenaventura Durruti. Parmi les autres figurent Roscigna et Andres Vazquez Paredes, un jeune espagnol très actif dans le syndicat des peintres et expert en explosifs. Ascaso, Durutti et Jover gagnent Paris, où ils sont arrêtés alors qu'ils préparent l'assassinat d'Alphonse XIII. L'Argentine obtient leur extradiction, mais une intense campagne de solidarité et d'agitation en France et en Argentine aboutira finalement à leur libération et à leur expulsion sur la Belgique. *La Protesta* se distinguera à cette occasion par un éditorial publié à la fin de 1926 et affirmant: "*La protestation contre l'extradiction de Ascaso, Durruti et Jover n'entre pas sous l'égide de l'éthique anarchiste*".

Tandis que Durruti et ses compagnons poursuivent la route qui les mènera vers la révolution espagnole, Roscigna et Paredes choisissent de continuer le comabt en Amérique du sud.

Restés en Argentine, Roscigna et Parades, aidés des frères Moretti, animateurs d'une grève très dure dans le secteur pétrolier, réalisent une nouvelle expropriation en octobre de la même année. Le butin est considérable: 141 000 pesos, mais un policier a été abattu. Rapidement recherchés, Roscigna et ses complices passent le Tigre grâce à un *lanchero* et gagnent l'Uruguay. Dénoncés par un indicateur, ils ont bientôt toutes les polices à leurs trousses, avant d disparaître dans un quartier ouvrier de Montévidéo. Signalés aux quatre coins du pays, ils restent introuvables. Ils brouillent encore un peu plus les pistes en envoyant des lettres pleines de fausses informations, que la presse argentine, avide de gros tirages, reproduit en pleine page, et que le public dévore, en se gaussant de ceux que les journalistes appellent ironiquement la "*meilleure police du monde*".

Une partie de l'argent sert à financer la fabrication de fausse

monnaie argentine, fabrication conduite par Erwin Polke, un anarchiste allemand, grand lecteur de Max Stirner et graphiste de génie. A Montévidéo, les frères Moretti et trois Catalans, envoyés par Durruti, se lancent dans une nouvelle expropriation, qui tourne mal: un butin dérisoire, trois morts et, quinze jours plus tard,l'arrestation des trois Catalans et des frères Moretti, dont l'un se suicide plutôt que de se rendre. Le cercle dans lequel agissent les expropriateurs est dès lors de plus en plus étroit: il faut sans cesse organiser de nouvelles expropriations pour organiser de nouvelles évasions, actions dans lesquelles de nouveaux camarades sont arrêtés, quand ils ne sont pas directement exécutés.

En octobre 1930, un mois après l'arrivée au pouvoir du dictateur Uriburu, qui sonnera le gals du mouvement ouvrier en Argentine, Roscigna réalise une nouvelle expropriation avec Severino Di Giovanni (qui sera capturé et fusillé en 1931), destinée principaiement à organiser la libération des prisonniers de Montévidéo. L'évasion aura lieu en mars 1931, grâce à un tunnel creusé entre la prison et un hangar acheté par un compagnon.

Quelques jours plus tard, la police découvre leur cache à la suite d'un malheureux hasard. Un homme de la fourrière, ex-voisin de cellule des anarchistes, qui poursuivait un batard dans une cour d'immeuble, a reconnu Moretti qui sirotait tranquillement son maté. Arrêté, le groupe reconnaît les faits qui lui sont reprochés afin de retarder l'extradiction et écope de six ans de prison.

Juan Antonio Moran

Une autre figure marquante de l'anarchisme expropriateur argentin est celle de Juan Antonio Moran. Moran était, à la différence de nombreux expropriateur, argentin de souche. Il fut à deux reprises secrétaire général de la Fédération maritime ouvrière, peut-être l'organisation ouvrière la plus puissante de son époque, ce qui confirme les liens que l'anarchisme expropiateur argentin entretenait avec les luttes sociales. Moran animait des grèves ouvrières particulièrement dures. Durant celles-ci,il sortait dans le port avec son pistolet et les jaunes ne riaient guère. Le 12 octobre 1928, durant une grève, la direction recrute des "ouvriers libres", encadrés par des mercenaires du Paraguay. Les incidents se succèdent. Dans la soirée, Moran est au local syndical lorsque deux marins viennent l'avertir que les hommes de la direction, plus de trente, sont au bar voisin, et que leurs chefs, Colman et Bogado, se vantent de "*chercher Moran pour le descendre*". Moran écoute silencieusement ce récit et, quelques minutes après, s'éclipse discrètement du local. Il entre dans le bar et apostrophe Colman ainsi: "*Je sais que tu me cherches pour me tuer.Me voici*". Aussitôt éclatent les coups de feu, pas moins d'une trentaine. Quand le silene revient, Colman est mort et Bogado gravement blessé. Quelques instants plus tard, Moran est de nouveau au local. La police vient l'arrêter, sur accusation de Bogado, mais doit le relâcher, ne pouvant trouver aucun témoin.

Juan Antonio Morán, dirigente marítimo y expropiador.

Le 12 juin 1931,le major Rosasco, nommé par le dictateur Uriburu pour assurer l'ordre dans la zone industrielle et ouvrière de Buenos Aires, dine avec des collègues dans un restaurant situé à deux pas du commissariat. Roscasco est très heureux: il vient de mettre la main sur 44 anarchistes, parmi lesquels des jeunes qui distribuaient un tract intitulé: "Il faut tuer Rosasco". Les militaires ont terminé l'entrée lorsque une automobile s'arrête. Cinq individus en descendent. L'un d'eux, Moran, s'approche de Rosasco et lui dit "*Sale porc*", avant de lui vider tranquillement cinq balles de pistolet 45, toutes mortelles.

L'assassinat de Rosasco fit un scandale énorme. A son entterrement, figuraient les plus hautes autorités de la Marine et de l'Armée. Chargé de la répression, le commissaire Bazan mit en œuve un plan de liquidation physique systématique des anarchistes, plus connu sous le nom de "loi Bazan". Dans les premiers jours de mai 1935, les juges relâchèrent Moran, faute de preuve. Deux carrefours après sa sortie, il fut kidnappé dans une voiture. On le retrouvera deux jours plus tard, une seule balle dans la nuque, le corps affreusement torturé. Dans les années 74-75,les escadrons de la triple A utiliseront la même technique sur une plus grande échelle.

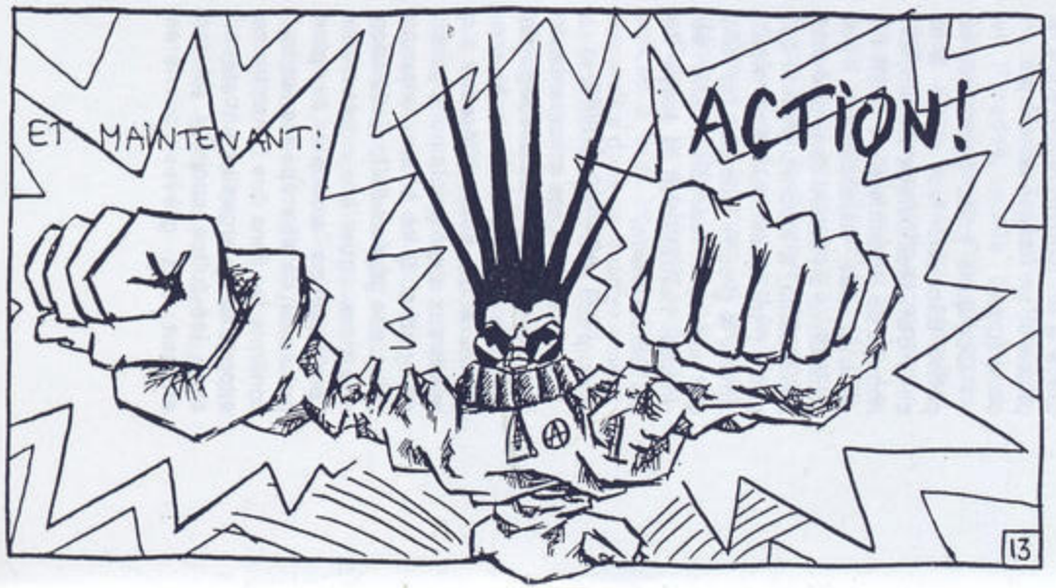
Roscigna et ses camarades connurent un sort analogue. Libérés en 1936, la police argentine les attendait à la sortie, pour les ramener à Buenos Aires. On ne les revit plus jamais. Ils furent les premiers "disparus" du terrorisme d'Etat argentin, une méthode que les militaires allaient appliquer à des milliers de personnes durant la dictature de Vidéla.

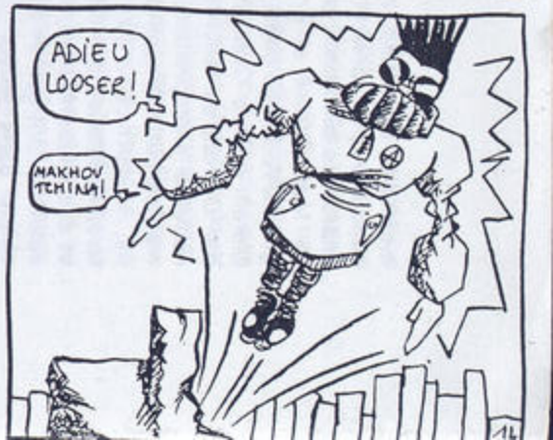
ALFRED

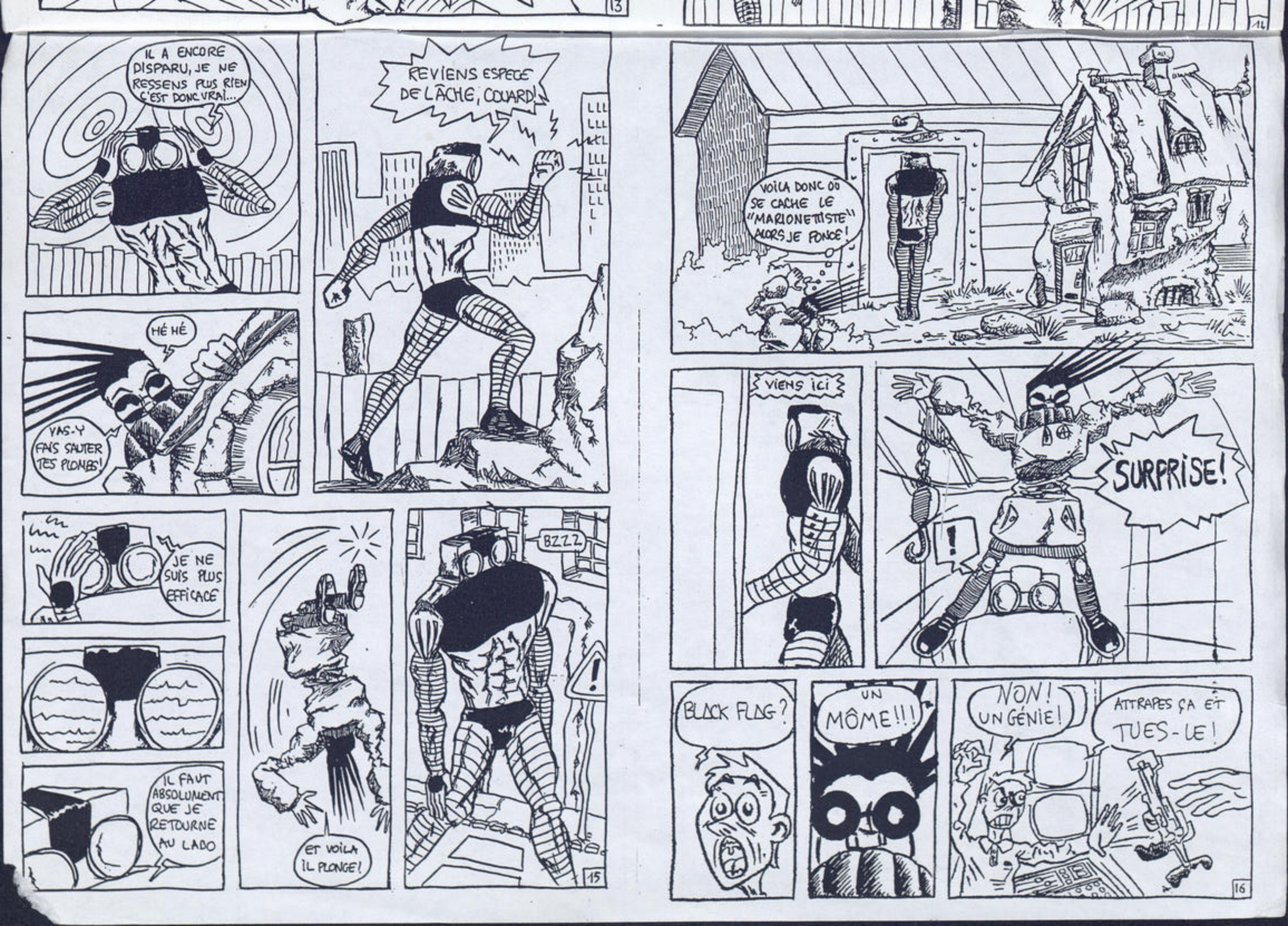
L'épopée des anarchistes expropriateurs a été retracée par Oswaldo Bayer dans un ouvrage inédit en France, Los anarquistas expropriadores, Editions Omnibus, Buenos Aires, 1986. Une traduction de ce document d'une soixantaine de pages est à la disposition d'éventuels éditeurs.

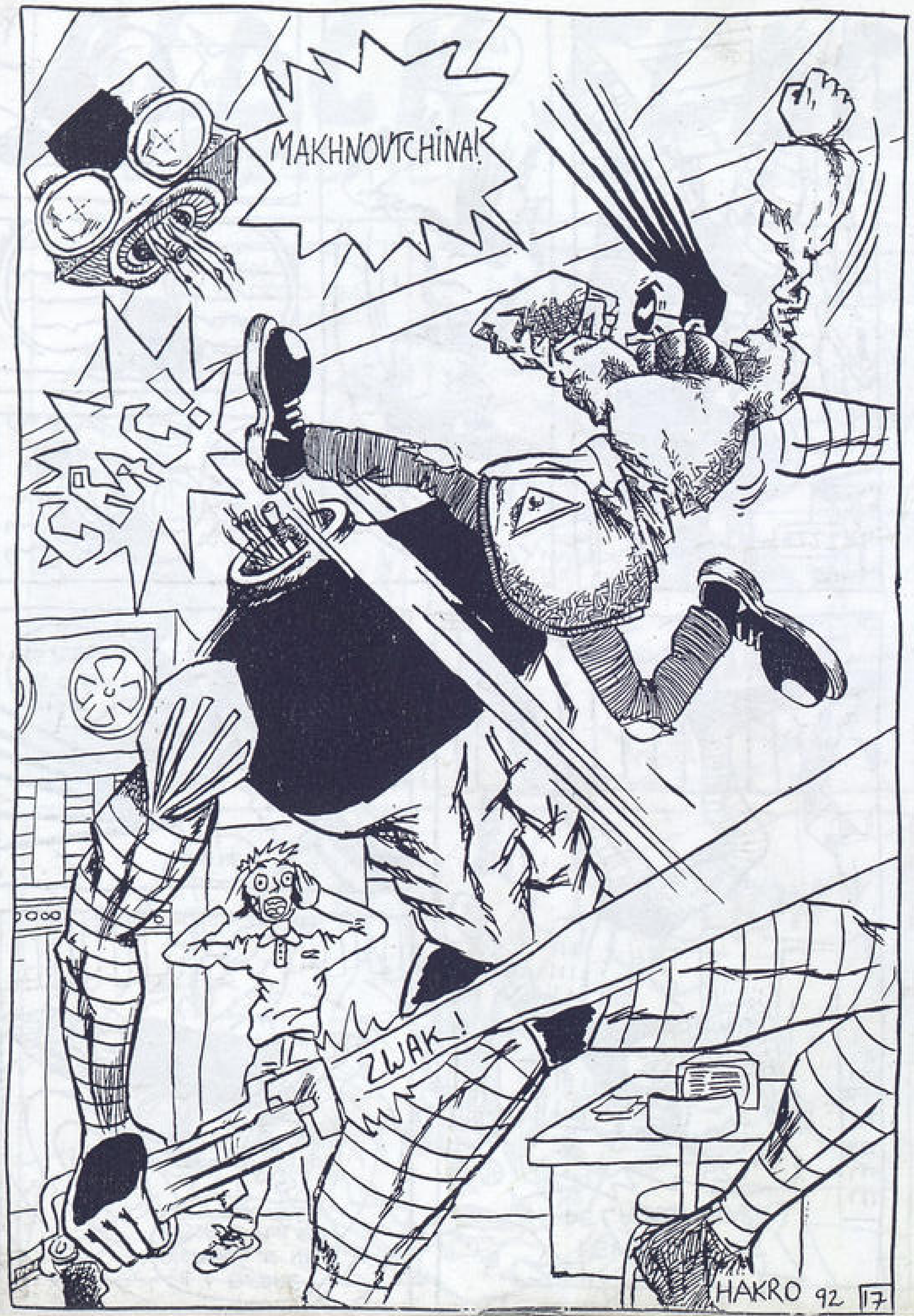
BLACK FLAG

LE "RÉGULATEUR" ÉPISODE 3 Last round






IL A ENCORE DISPARU, JE NE RESSENS PLUS RIEN C'EST DONC VRAI...
REVIENS ESPECE DE LÂCHE, COUARD!
HÉ HÉ
VAS-Y FAIS SAUTER TES PLOMBS!
JE NE SUIS PLUS EFFICACE
IL FAUT ABSOLUMENT QUE JE RETOURNE AU LADO
ET VOILA IL PLONGE!
BZZZ
!
VOILA DONC OÙ SE CACHE LE "MARIONETTISTE" ALORS JE FONCE!
VIENS ICI
SURPRISE!
!
BLACK FLAG?
UN MÔME!!!
NON! UN GÉNIE!
ATTRAPES ÇA ET TUES-LE!


MAKHNOVTCHINA!
ZWAK!
HAKRO 92
17

ÉPILOGUE
-IL AVAIT DEJANTE IL PRENAIT LA VIE POUR UN JEU VIDEO GÉANT NITENDO OU AUTRE
MAIS BLACK FLAG ETAIT PLUS FORT QUE LUI!
SNUFF
SON LABO EST DÉTRUIT MAIS LUI RESTE UN DANGER POTENTIEL À SURVEILLER
ALLEZ SALUT MAINTENANT
FIN de l'épisode HAKRO 92.
18